

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 5 (1872)

Artikel: Histoire de la morale en Europe : depuis le siècle d'auguste jusqu'à celui de Charlemagne

Autor: Dufour, J. / Lecky, W.-E.-H.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE DE LA MORALE EN EUROPE

DEPUIS LE SIÈCLE D'AUGUSTE JUSQU'À CELUI DE CHARLEMAGNE.

PAR

W.-E.-H. LECKY¹.

Dans la seconde et dernière partie de son ouvrage, M. Lecky étudie l'influence exercée par le christianisme sur l'état des mœurs en Europe depuis Constantin jusqu'à Charlemagne. Ses développements se répartissent entre deux chapitres ne présentant pas de subdivisions articulées. Le premier correspond par son titre au sujet que nous venons d'indiquer, considéré dans sa généralité ; le second fait connaître la position et le rôle de la femme dans le même cycle historique, et porte ainsi un caractère de monographie. La nécessité de nous restreindre nous force de le laisser de côté.

Comme dans le tome premier, la richesse et la variété de l'érudition déployée par l'écrivain résistent à une analyse rapide, et l'étroite connexion des idées avec les faits ne permet pas de les isoler du contexte historique. Pour éviter la sécheresse d'un sommaire, nous nous étions borné, dans notre article précédent, à reproduire l'un des fragments les plus saillants de l'ouvrage en l'accompagnant d'un coup d'œil d'ensemble sur le reste du volume. L'unité de composition qui distingue le chapitre dont nous avons à nous occuper nous force d'affronter les difficultés d'un compte-rendu plus analytique,

¹ *History of European Morals from Augustus to Charlemagne*, by William Edward Hartpole Lecky, M. A. Two volumes. London 1869. — Voyez le *Compte-Rendu*, juin 1871, pag. 308.

sans que nous nous flattions de les vaincre. Nous présenterons un extrait propre à donner quelque idée du programme de M. Lecky plutôt qu'un abrégé proportionné, minutieux et méthodique destiné à reproduire substantiellement les résultats de ses savantes recherches.

En abordant notre sujet, nous sommes ramené à l'étude comparative du paganisme et du christianisme jugés par leurs œuvres. Ce parallèle, quoique peu nouveau, n'a pas toujours été fait d'une manière judicieuse. On a trop souvent oublié que les éléments confrontés n'étaient pas assez homogènes pour que les conclusions du rapport établi fussent toujours rationnelles. La puissance morale du paganisme était dans sa philosophie; celle du christianisme était dans ses dogmes. C'est par là qu'il atteignait les masses.

L'église subjuguait les âmes au moyen de deux doctrines. Ici, celle de la vie future; là, celle du péché, envisagé dans ses origines adamiques et ses suites éternelles. La pensée de l'immortalité de l'âme n'était point étrangère à l'antiquité païenne, mais elle n'y était pas populaire; elle tenait peu de place dans la religion, et si quelques philosophes la contemplaient, c'était à titre de probabilité consolante par ses perspectives sereines. Quant au dogme d'une chute morale livrant impitoyablement le genre humain à une malédiction éternelle, c'était quelque chose de nouveau. L'église prêcha la vie future et la chute au point de vue sévère de saint Augustin, et trouva dans les terreurs qu'elle éveillait un puissant levier pour agir sur les consciences. Elle laissa aux philosophes les spéculations sur le souverain bien et les aspirations libres à la beauté morale, elle ne vit devant elle que le vice à déraciner. Si elle se rendit par là moins agréable que la sagesse grecque aux esprits supérieurs, elle eut plus de prise sur les foules. Elle réussit à fonder sur le sentiment religieux une discipline dont le domaine dépassait celui des anciennes lois. Le libertinage, la fureur pour les jeux du cirque, la négligence dans la dévotion, des péchés qui avaient échappé jusqu'alors à toute répression, furent atteints par des décrets de conciles. Les pénitences ecclésiastiques tenaient lieu de pénalités, et le besoin de réconci-

liation avec le ciel soumettait au clergé ceux qui ne pouvaient trouver la paix de l'âme sans la fréquente communion.

L'accent que l'on mit sur la doctrine de l'enfer et les traits effrayants sous lesquels on représentait le purgatoire, donnèrent à la pratique pastorale de cette époque le caractère d'un terrorisme religieux. A côté de cela, le christianisme agissait sur les âmes élevées par sa doctrine de l'amour divin ; la dévotion fervente et désintéressée eut des adeptes avant le siècle de sainte Thérèse ; la foi populaire en la Providence régnait dans sa plus candide simplicité. On voyait des miracles là où les plus croyants n'auraient garde d'en chercher aujourd'hui.

Agissante comme au temps des martyrs, l'influence du christianisme fut loin de rester toujours aussi pure. A l'église sainte et fraternelle des premiers siècles succède l'empire byzantin. Ce régime nouveau, dont l'origine coïncide avec l'adoption du christianisme comme religion officielle, présente le tableau de l'état social le plus honteux qui ait figuré dans l'histoire des nations civilisées. C'est le règne de l'esprit militaire sans vertus héroïques, de l'étude sans pensée, de l'orthodoxie sans foi vigoureuse, de la soumission sans fidélité, de l'esclavage acceptant son avilissement sans protestation morale. On marcha de bonne heure au-devant du jour où le croissant devait triompher sans que l'église eût à lui opposer autre chose que ses moines paresseux et ses théologiens querelleurs.

Il y eut plus de grandeur dans le rôle moral et social réservé au christianisme en Occident ; mais les réfutations les meilleures des jugements exagérés émis au dix-huitième siècle ne peuvent détruire une impression douloureuse. Le penseur indépendant trouvera toujours les premiers siècles du moyen âge inférieurs sous la plupart des rapports aux temps glorieux de l'antiquité. Il est vrai que les grands vices du paganisme ont disparu ; mais on ne retrouve pas non plus ses vertus patriotiques et sa haute culture. Quelques-uns s'en consolent en rappelant que la théologie régnait en souveraine sur tous les domaines de l'esprit humain. Plus ils développeront cette thèse,

plus ils compromettent la théologie en la rendant solidaire d'une déplorable civilisation, développée sous ses auspices.

Un grand progrès se réalisa, néanmoins, dans cet âge ténébreux. Le caractère sacré de la vie humaine fut affirmé comme il ne l'avait jamais été dans l'antiquité païenne; il fut respecté grâce au règne de ces doctrines sévères dont nous parlions tout à l'heure, et de la discipline qui en était la conséquence pratique.

C'est sur ce terrain religieux qu'il faut nous placer, en effet, pour connaître l'origine et comprendre la portée de la révolution morale qui répandit de nouveaux principes de mansuétude et d'équité. Autrement nous ne ferions ni à l'église ni à la culture antique la part qui leur est due respectivement. Le paganisme avait eu des idées d'humanité; il n'avait pas le sentiment de l'obligation sacrée qui sanctionne le devoir de les mettre en pratique. C'est là ce qui explique la barbarie avec laquelle des penseurs qui ne manquaient pas de délicatesse morale, un Platon, un Caton, un Pline, avaient pu s'exprimer ici sur l'infanticide, là sur la destination des vieux esclaves, là sur les combats de gladiateurs. Le christianisme n'enseigna rien de nouveau sur la nature des sentiments d'humanité et sur les œuvres qu'ils produisent; mais il en fit un devoir au nom de ses principes absolus sur le prix de la vie humaine. En anathématisant le meurtre, et en proclamant sa terrible doctrine sur la destinée des morts non-baptisés, il sauvegarda l'existence de l'homme dans le sein maternel; il fit cesser l'exposition des nouveau-nés; il fonda le premier hospice pour les enfants trouvés, au milieu même de la barbarie du huitième siècle.

Le paganisme l'avait devancé par quelques mesures sans grand effet contre l'exposition des enfants. Il lui laissa l'honneur de l'initiative, de l'exécution et de la réussite dans l'abolition des combats de gladiateurs. Le succès fut lent; le nom d'un Théodose figure parmi les récalcitrants et les retardataires, aux applaudissements du païen Symmaque; mais la cause était gagnée au septième siècle; les canons du concile *in Trullo* avaient tranché définitivement la question. On ne peut trop

féliciter l'église de s'y être prise assez à temps pour empêcher les conquérants barbares de s'approprier une coutume que leur férocité eût probablement perpétuée.

Les changements survenus depuis la conversion de Constantin ne permirent pas toujours aux chrétiens de marcher avec indépendance dans la voie où le respect pour la vie humaine avait poussé leurs devanciers. L'église avait interdit à ses membres le métier de bourreau, la profession de soldat, et l'honneur de siéger comme juges dans des procès criminels. Quand l'hérésie parut devant les tribunaux, l'horreur pour la peine de mort diminua ; mais la substitution dérisoire du bûcher au glaive ne fut pas le seul signe qui trahit les scrupules avec lesquels on déviait des anciens principes. On recula avant de frapper les Priscilliens, et si toutes les hésitations ne furent pas un indice de tolérance, elles attestent du moins le respect pour la vie de l'homme.

La discipline pénitentielle nous montre d'autres traces du même esprit. Elle reposait tout entière sur le principe de la peine correctrice et exemplaire. Les Pères avaient devancé sur ce terrain Beccaria et Bentham. Quant aux lois pénales de l'état, il serait téméraire de dire que le christianisme les adoucit généralement. Mitigées en divers points, elles revêtirent une sévérité nouvelle dans les dispositions qui concernaient l'impureté.

Le principe rigoureusement moral et religieux, au nom duquel le christianisme réprouvait toute espèce de meurtre, se manifeste avec toute son austérité dans la flétrissure attachée au suicide. Pythagore et Platon avaient stigmatisé ce genre d'attentat comme une impiété et une infidélité envers la Providence, qui, en assignant à chacun son poste, lui enjoint d'y demeurer ; Aristote y voyait un crime contre l'état ; Plutarque, un outrage à la dignité humaine ; les Néoplatoniciens, une anomalie en contradiction avec leur quiétisme. De ces divers points de vue, le premier, seul, était assez sérieux pour les chrétiens. Ils le reprirent avec une sévérité qui mit en cause la mémoire de martyrs vénérés dont les mains pures avaient hâté l'œuvre inévitable du trépas pour prévenir celle de l'infamie. On souleva des ques-

tions aussi grandes et pratiques que le détail en est subtil. En les reprenant en sous-œuvre, et en comparant les vues de l'ancienne église avec celles d'illustres penseurs modernes, nous sommes conduits à reconnaître que si la théologie de ces siècles reculés est tombée dans quelques exagérations au sujet de la criminalité personnelle de tout individu qui attente à ses jours, elle a bien mérité de l'humanité par son horreur pour le suicide considéré abstraitement.

On a eu raison de rappeler que si le christianisme a fait tomber l'esclavage, il n'a obtenu ce résultat que par une action indirecte. En fait d'abolitionnisme proprement dit, l'église attendit longtemps avant de formuler des principes aussi nets que ceux des Esséniens et du stoïcien Dion Chrysostome ; mais elle en préparait le triomphe de trois manières : 1^o en nivelant les esclaves et les potentats sous le joug de la discipline ; 2^o en canonisant des esclaves illustrés par leur martyre ; 3^o en faisant du rachat des esclaves une œuvre dont la valeur méritoire excitait une fervente émulation. Les myriades d'affranchissements mis au compte des mérites de sainte Mélanie, de saint Ovide, de saint Chromat, créèrent une salubre contagion d'exemple ; ils contribuèrent, même statistiquement, à préparer les jours où l'esclavage se confondit avec le simple servage.

En rappelant ce que l'église fit pour l'assistance des pauvres, rien ne nous fait un devoir de méconnaître la grandeur des misères que le paganisme avait eu à secourir, et les vastes proportions de ses œuvres de libéralité. S'il n'avait pas notre paupérisme, il avait ses esclaves et ses clients et il pourvoyait à leurs besoins d'une manière permanente. L'état ne fermait pas les yeux sur la misère publique. On a tout dit sur les approvisionnements de blé, les distributions de sel, les partages de terres conquises. On connaît moins ce que Vespasien et les Antonins firent pour l'éducation des enfants pauvres ; il est certain cependant qu'elle attira leur sollicitude. Mais tout cela n'était pas de la charité, c'était de l'administration. La bienfaisance individuelle était rare dans le paganisme, et les exemples fameux de libéralité donnés par Cimon, Bias et Epaminondas, doivent leur célébrité à leur caractère exceptionnel.

Le christianisme eut l'honneur de placer la bienfaisance au nombre des vertus élémentaires qui entrent dans le développement normal de l'homme. Il le fit en présentant à ses disciples moins encore la pensée du prochain considéré en lui-même, que celle de Christ représentant des pauvres, et en établissant une solidarité entre la pratique de l'aumône et le soin du salut. De là le caractère enthousiaste et religieux de la charité chrétienne ; de là aussi le fanatisme qui s'y mêla et ce manque de discernement philanthropique qui amusait Lucien. Gardons-nous cependant de donner trop d'importance à ce témoignage suspect, et s'il nous faut l'autorité d'un païen pour apprendre à être justes et reconnaissants envers l'ancienne église, souvenons-nous de l'empereur Julien. Un homme de cette portée n'eût pas déploré l'impuissance où le paganisme était devant la tâche d'imiter la libéralité chrétienne, si le ridicule eût prédominé dans les œuvres qu'elle inspirait.

Qui refuserait en effet son admiration à une Fabiola créant son asile d'orphelins, à un Pammachus et à une Mélanie fondant leurs hospices, à un Apollonius distribuant ses remèdes, à l'église d'Antioche se chargeant de trois cents veuves et jeunes filles, aux Pères de Nicée instituant un vaste réseau d'établissements charitables ? Les chefs de l'église plaidaient si vivement la cause du pauvre que l'écho de leurs discours a quelque chose de la phraséologie socialiste. Leur héroïque abnégation sert à expliquer la popularité dont l'église jouit au milieu des crises les plus terribles ; l'intérêt des malheureux réclamait la conservation des basiliques.

Deux ombres obscurcissent ce tableau. D'une part, l'église ne comprit pas la pitié qu'elle devait à l'aliénation mentale, et le fanatisme irrita une plaie que la charité aurait dû adoucir. On vit partout des esprits malins à conjurer par de terribles exorcismes, et des sorciers à livrer aux flammes. D'autre part, une bienfaisance mal entendue multiplia le nombre des pauvres. Une libéralité plus dévote que philanthrope tomba dans des erreurs économiques qui ne peuvent être mises sur le compte de l'ignorance forcée. En attendant les lumières de la science

moderne, on n'aurait eu qu'à méditer certaines pages de Cicéron pour apprendre à éviter ces écarts.

Les abus de la mendicité se développèrent surtout dans l'époque suivante, depuis la fondation des ordres mendiants. Ils n'attirèrent l'attention des hommes sérieux qu'au temps de Wickleff, et ne furent attaqués systématiquement que depuis la réformation.

En arborant le drapeau de la charité, le christianisme avait accompli une révolution morale. Les vertus douces étaient entrées dans le type idéal de l'humanité; elles y avaient pris place à côté de ces vertus fortes auxquelles le stoïcisme réservait son admiration. Le type nouveau qui avait prévalu dans les beaux jours de l'église ne tarda pas à s'altérer sous une influence nouvelle. Nous voulons parler de l'ascétisme.

Dans son apologie des chrétiens, Tertullien avait signalé la différence qui sépare le disciple de Jésus poursuivant sa carrière dans la vie active, et le gymnosophe de l'Inde vivant dans une solitude dédaigneuse et se livrant à d'inutiles abstinences. Ce trait d'éloquence, qui frappait juste au troisième siècle, ne tarda pas à perdre sa vérité. Une ascèse nouvelle, dont le germe se trouvait dans le souvenir de Jean-Baptiste, se popularisa dans tous les rangs des fidèles, à la faveur d'un courant d'idées gnostiques sur le mariage et la vie physique en général. Le célibat des prêtres devint obligatoire : la séparation fut de plus en plus tranchée entre la vocation chrétienne et la vie sociale. Des idées qui n'avaient été d'abord mises en pratique que par quelques solitaires, circulèrent en tous sens. De transition en transition, l'ascétisme donna lieu au cénobitisme et au monachisme. Enfin, un mouvement de prosélytisme s'opérant au sein de la catholicité convertit d'innombrables disciples à ce nouveau genre de vie, et en fit en quelque sorte autant d'adhérents d'un nouveau culte. Les moines se recrutaient comme jadis les simples fidèles. Les mères, gagnées par leur influence, présentaient leurs fils à la tonsure avec le même zèle et le même artifice qu'elles eussent déployé un siècle auparavant, pour les conduire au baptême à l'insu d'un père idolâtre. Les

protestations du bon sens laïque n'étaient pas écoutées, et la polémique la plus scripturaire se trouvait frappée d'impuissance. On oubliait le Jésus de Cana pour ne voir que celui qui avait fermé la porte des cieux au jeune riche ; on en appelait de saint Paul apôtre du mariage honorable, à saint Paul vivant systématiquement dans le célibat ; on créait une légende apocryphe pour transformer en exemple de virginité le souvenir de saint Pierre vivant dans la vie conjugale. L'idéal apostolique n'était plus cherché dans les Actes et les Epîtres, mais dans le portrait qu'Hégésippe avait donné de Jacques le mineur.

La statistique du monachisme présente des chiffres qui permettent de l'assimiler à une véritable religion envahissant le monde. La force des choses lui donna pour apologistes des docteurs que leur mérite éminent désignait pour un tout autre rôle. Des peuples qu'avait éclairés jadis la philosophie des Platon et des Cicéron, incarnèrent la beauté morale dans le type d'un moine impassible, ignorant et crasseux. On s'enthousiasmait au récit des abstinences les plus absurdes et les plus repoussantes.

Nous lisons peu la vie des ascètes de cette époque. Elle ne laisse pas d'avoir sa haute importance dans l'histoire de l'esprit humain. Les canons, les liturgies, la discipline, les annales du gouvernement religieux, ne nous font connaître que par ses dehors la vie morale de l'église ; mais ces luttes entre la nature humaine et des rêves de perfection arbitraire, ces extases, ces visions qui remplissent la vie des anachorètes, nous initient aux idées qui prévalurent dans les domaines que nous venons d'indiquer et trouvèrent leur expression dans l'art chrétien. L'ascétisme donna à la virginité la place que Jésus donna à la charité. L'asservissement absolu de la chair fut la conséquence pratique de l'anthropologie prédominante. Et, d'autre part, l'exemple des abstinences monastiques contrastait avec mainte affirmation de l'église dans la question du libre arbitre. Il eût été difficile d'admirer les saints et de contester en même temps le développement dont la volonté humaine est susceptible.

Nous glorifierons moins leur sensibilité et nous laisserons à leurs panégyristes le soin de célébrer un Evagrius brûlant les

lettres de ses parents, un Mutius se prêtant à une horrible combinaison d'épreuves pour montrer qu'il ne se souvenait plus d'être père, un saint Jean de Calama fuyant sa sœur, un Pémen et ses frères s'enfermant dans leur cellule pour éviter les embrassements maternels. Nous supposons volontiers que l'exagération est pour quelque chose dans ces récits. Il faut toutefois que l'ascétisme eût singulièrement vicié le sens moral, pour que de telles narrations, fictives ou réelles, aient été données comme édifiantes.

Les vœux devinrent de plus en plus sévères. En 603, le concile de Constantinople défendit que des religieux cloîtrés pendant leur minorité se prévalussent ultérieurement des bénéfices de leur âge. Par contre, on encourageait la désobéissance des enfants lorsqu'elle profitait aux monastères. Les décisions modérées du concile de Gangres étaient sans effets pratiques ; le monachisme était assez fort pour s'élever au-dessus d'une telle autorité. L'irrégularité fut couverte par la législation de Justinien, et des légendes merveilleuses, accréditées par Grégoire le Grand, tranchèrent les questions pendantes en effrayant les âmes sur le sort éternel des religieux pour lesquels la famille était encore quelque chose.

Les évêques avaient conquis le pouvoir législatif dans l'église. Les moines eurent en fait la puissance exécutive. Sans eux le clergé n'aurait pas trouvé assez de bras pour démolir les temples païens et faire une guerre à outrance aux hérétiques. Il fallait une milice impitoyable ; des hommes sans famille et sans patrie la composèrent.

Le moyen âge leur doit en grande partie ce manque de vertus patriotiques qui l'abaisse au-dessous de l'antiquité païenne, comme le manque de chasteté et de charité abaisse à son tour l'antiquité païenne au-dessous des siècles chrétiens. Tout le mal ne vint pas des moines seuls. L'idée de la patrie terrestre n'avait tenu aucune place dans le christianisme naissant. Pour ses premiers disciples, Rome était la cité de l'Antechrist. Ils avaient des scrupules sur le service militaire. En vain les circonstances changèrent-elles au quatrième siècle : la situation de l'empire électrisait peu le sentiment national ; il y avait trop

de corruption. Les désastres causés par l'invasion des Goths froissaient les instincts d'humanité des chrétiens bien plus qu'ils ne réveillaient leur patriotisme. On ne les vit point voler à la frontière pour sauver l'empire menacé, et lorsque le danger se fit sentir plus tard du côté de l'Orient, ce furent les monophysites qui ouvrirent les portes de l'Égypte aux armées de Mahomet; la neutralité était la politique instinctive des chrétiens. Cette position leur permit de jouer un rôle utile et humain, mais nullement patriotique. Ils ne furent animés, pour la première fois, d'un esprit national qu'en Espagne contre les Maures, comme aujourd'hui les ultramontains de Pologne et d'Irlande contre les Russes et les Anglais. Le principe était le même, l'intérêt politique ne les touchait que s'il allait de conserve avec l'intérêt religieux. Il devait en être ainsi; un confessionnalisme accentué ne peut être patriote que par coïncidence. La patrie du véritable orthodoxe, c'est son église; la ferveur de sa foi le détache du monde; son idéal n'est pas le civisme mais la sainteté. L'ascétisme catholique, tout en ayant beaucoup de points de contact avec le stoïcisme, devait s'en écarter ici. Le développement de l'esprit public dans l'Europe moderne s'est produit sous l'action de causes étrangères à la religion et parmi lesquelles il faut compter l'accroissement de la richesse. Le rôle du christianisme n'en est pas moins resté immense: il a parlé aux consciences; il a fait l'éducation morale des individus; il a inspiré la vertu qui se cache; mais l'histoire, qui regarde aux œuvres éclatantes du civisme et aux grands mouvements nationaux, ne peut ajouter aux titres de cette religion intérieure un genre d'éloge qu'elle s'abstient pieusement de rechercher.

Ce n'est pas toutefois que l'ascétisme n'eût de très hautes visées. Son ardeur à poursuivre un idéal de sainteté inaccessible au grand nombre réussit à lui inspirer des œuvres qui étonnaient les masses. Malheureusement il échoua plus ou moins dans la réforme de leurs mœurs. L'histoire de Byzance nous montre toujours une corruption persistante. On a voulu infirmer cette conclusion en faisant observer que les censures des Pères tombent souvent sur des vétilles. Mais ce critère négatif de la moralité publique est trompeur, à en juger par l'analogie. Lorsque

les Juvénal, les Apulée, les Clément d'Alexandrie signalent avec indignation les promenades en voiture, la poudre dentifrice, les chevelures d'emprunt, ils ne donnent point à supposer que ceux qui se passionnaient pour ces modes pratiquassent les vertus avec lesquelles elles peuvent être matériellement compatibles. En stigmatisant la futilité, ils dénoncent la corruption. Il en était de même à Constantinople et dans tout l'empire ; le témoignage d'Ammien Marcellin et de Chrysostome est péremptoire et suffisamment appuyé. L'ivrognerie régnait aux agapes ; la prostitution souillait les fêtes des martyrs ; les pèlerinages remplissaient Jérusalem de scandales. Du temps même de saint Jérôme, la table des prélats surpassait en luxe celle des proconsuls et la convoitise des prêtres légataires attirait l'attention du législateur. Quant aux laïques, on connaît leurs paris, leurs rixes sanglantes, leurs trahisons. L'influence générale du christianisme en Orient semble s'être bornée à la destruction des lieux de débauche les plus célèbres, à une réforme très grande en ce qui concerne les péchés contre nature, à la prohibition des jeux de gladiateurs, enfin à cette propagation d'idées sérieuses par laquelle toute église forte parvient à cultiver le sens moral d'un peuple.

L'ascétisme byzantin mit en honneur le renoncement ; il dépopularisa l'ambition et la vanité ; il discrédita les évêques mondains et les matrones intrigantes ; ses excentricités, rigoristes montrèrent la puissance morale du christianisme. Enfin, dans des occasions malheureusement trop rares, le spiritualisme auquel il s'éleva eut sa noblesse, sa poésie et sa largeur.

Le monachisme d'occident se présente à nous sous des traits plus sympathiques. Il fut moins contemplatif, plus laborieux, plus administrateur. L'honneur qui lui revient à la suite de son grand rôle social n'est pas dû seulement à la supériorité de la règle de saint Benoît sur celle de saint Basile. Le climat y contribua et la besogne donnée à la charité chrétienne par les barbares fut un préservatif contre l'oisiveté. Le zèle et l'intelligence des moines missionnaires furent à la hauteur de leur tâche. Ils avaient à convertir des peuples énergiques et triomphants. Les moyens moraux furent d'abord la doctrine du salut exclusif,

ensuite la terreur des mauvais esprits, puis l'espérance des bénédictions providentielles attachées aux conversions nationales. L'histoire de Clovis nous rappelle la puissance de ce ressort, ainsi que celle des moyens extérieurs tels que le prestige des cérémonies. Les peintures matérielles de l'enfer ne furent pas non plus sans effet. On les rencontre déjà dans les siècles les plus reculés du moyen âge.

Le triomphe du christianisme en occident eut des conséquences moins profondes qu'étendues. Le paganisme n'était pas mort; il revivait dans les formes du culte et dans les légendes. On crut longtemps à l'existence réelle des anciens dieux ; on les redoutait encore comme démons vaincus, mais désespérés, furieux et assez puissants pour épouvanter les imaginations ou séduire les âmes. Ils apparaissaient de nuit dans leurs temples délabrés; ils animaient leurs vieux simulacres ; ils agitaient les lacs pendant l'horreur des nuits et gémissaient au fond des vallées solitaires.

Le christianisme était établi, mais le despotisme spirituel altérait la beauté morale de son triomphe. Le monachisme ne pouvait souffrir la liberté ni dans ses couvents, ni ailleurs. Il réclamait une obéissance aussi absolue que celle du service militaire, sans cultiver par compensation ce sentiment de dignité personnelle qui se développe sous l'uniforme du soldat. Il proscrivait surtout la liberté de pensée et dépassait ici le paganisme persécuteur. La cité antique n'avait jamais requis pour ses dieux que des hommages de bienséance ; elle surveillait assez mollement les opinions elles-mêmes. Le catholicisme des temps barbares affirma hautement la culpabilité de l'erreur, alliance de mots irrationnelle que l'on ne cherchait point à justifier par une bonne théorie psychologique sur les rapports entre les dispositions morales de l'homme et sa situation devant la vérité. Quand on plaide pour la cause du vrai, il faut encourager l'esprit humain à le rechercher librement. Ce n'était point ce que voulait le moyen âge. Il avait peur de la vérité. L'esprit de parti dénaturait l'histoire de l'église. Passé l'époque des Synésius et des Basile, tout écrivain religieux représentait systématiquement les hétérodoxes sous les couleurs les plus

chargées, et la vieille poésie d'Homère eût pu donner des leçons d'équité aux chrétiens par les portraits qu'elle avait tracés des héros ennemis de la Grèce. On aurait cherché vainement chez les docteurs catholiques, à partir du VI^me siècle, la sympathie des Pères alexandrins pour le platonisme, ou simplement la loyale modération de saint Augustin. Tout est dit sur la vie intellectuelle de cette époque quand on a rappelé les derniers rayons qui éclairèrent l'Espagne, l'esprit studieux qui se conservait dans les monastères d'Irlande, et le maintien de la langue latine comme idiome conventionnel. Les curieuses destinées des palimpsestes nous ont appris à quels dépositaires les antiques manuscrits étaient confiés, et la manière burlesque avec laquelle ils se les passaient dans leurs moments d'humeur studieuse, rappelle dans quel esprit on les lisait. Les études spéculatives et les sciences physiques ne pouvaient tenter que des hommes assez courageux pour se faire brûler comme hérétiques ou magiciens.

On a répété que sans le monachisme le dépôt des lumières se serait perdu. Cette hypothèse gratuite ne prouve pas grand' chose. Le philosophe ne désespère pas promptement de l'intelligence humaine, et l'historien qui jette un regard sur la carte peut remarquer l'étendue suffisante des contrées que l'ignorance barbare n'avait pas envahies. Il y a là-dessous des arguments qui peuvent se rétorquer contre l'obscurantisme et ses œuvres.

On a remarqué que les savants les plus illustres du moyen âge furent des moines ou des prêtres. Cette réflexion naïve ne justifie point le despotisme spirituel. Elle prouve seulement que ceux qui comprennent la pensée humaine sentent le besoin de la liberté qu'ils refusent à d'autres et en savent profiter. De tels propos nous rappellent ce prisonnier qui se croyait redevable à son cachot de la lumière qui en pénétrait les étroites fentes. Certes un Thomas d'Aquin nous étonne par sa science, et un Roger Bacon nous confond plus encore par l'audace de son génie. Mais serait-ce bien à la discipline monastique que la civilisation serait redevable de Roger Bacon, emprisonné pendant quinze ans, et emportant dans sa tombe le nom de sorcier? Quant aux découvertes et inventions pratiques par lesquelles

le moyen âge a bien mérité de la postérité, la boussole, la poudre à canon, le papier, ces progrès-là n'ont que la relation la plus accidentelle avec le milieu où ils se sont opérés. Ils ne sont nés ni de la dialectique des écoles, ni des dogmes de l'église, ni des préjugés qui étaient à la base des théories physiques.

Mais revenons à l'influence morale du monachisme. L'Orient nous a montré son impuissance réformatrice. L'Occident nous offre le sujet de réflexions non moins pénibles. En exploitant la crédulité, l'ascétisme empêchait le règne des convictions fortes et réfléchies. Son apologétique, mise au service d'intérêts sacerdotaux, reposait sur un système de falsification pratiqué sans scrupules. L'histoire des décrétales en est la preuve. On partait du principe que tout ce qui appuie une église qui sauve les âmes est légitime. Quels que soient les succès momentanés d'une telle tactique, elle est ruineuse pour le sens moral ; elle compromet l'église elle-même en lui ôtant en considération ce qu'elle lui donne en puissance ; elle a occasionné le mot terrible d'un penseur célèbre qui substituait à l'expression proverbiale de foi punique celle de sincérité chrétienne.

Aux tristes effets des fraudes pieuses, ajoutons ceux du caractère expiatoire attribué à l'aumône, ou, pour mieux dire, aux libéralités en faveur des couvents, car le moine était le pauvre par excellence en théorie, le représentant officiel des malheureux, et le grand destinataire de toutes les offrandes. Dans les premiers siècles, l'église avait proclamé hautement que la pureté du cœur est le seul sacrifice par lequel l'homme puisse être agréable à Dieu. Elle déchet de sa spiritualité au point de rester fort en dessous de cette maxime pythagoricienne : *impius ne audeto placare donis iram deorum*. Elle arriva au matérialisme religieux par son interprétation abusive du principe scripturaire : « Celui qui donne aux pauvres prête à l'Eternel. » Jadis, disait la légende, le païen Evagrius avait été persuadé par Synésius de la vérité la plus crûment littérale de cette promesse ; peu de temps après, une quittance divine, trouvée dans son cercueil, avait donné l'appui d'une preuve miraculeuse à la doctrine populaire d'une richesse assurée dans le ciel au chrétien bien-faisant, quelle que fût du reste la défectuosité morale de sa vie.

On en vint plus tard à canoniser la libéralité considérée indépendamment de ses motifs religieux. C'est là ce qu'enseignait l'histoire étrange de Pierre Teleonarius. Ce personnage assez brutal, voulant un jour se débarrasser d'un mendiant, allait lui jeter des pierres. N'en trouvant pas, il lui lança un pain. « Ses mérites étaient comptés, » dit la légende ; « d'un côté étaient ses crimes ; de l'autre, ce pain jeté comme une insulte aux pauvres et accepté par Jésus-Christ. »

L'altération que le sens moral subit sous l'influence du monachisme se manifesta dans la manière dont l'église jugeait les crimes des princes orthodoxes. Sans parler des flatteries dont Brunehaut était l'objet de la part de Grégoire le Grand, des euphémismes que les crimes de Gondebaud suggéraient à Avitus, qu'il nous suffise de rappeler dans quel esprit Grégoire de Tours écrit l'histoire. Sa chronique est certainement l'œuvre d'un homme pieux ; sa narration est intéressante et son providentialisme ne manque pas d'élévation. Mais s'il s'agit d'orthodoxie et d'arianisme, il n'y a plus pour lui de morale. Passons-lui d'avoir glorifié Clovis agresseur injuste des Bourguignons ; l'évêque franc ne pouvait qu'applaudir à un dessein si conforme aux intentions de l'église. Mais ce qui peut étonner, c'est que le fanatisme de Grégoire étende son indulgence jusque sur les exécrables trahisons dans lesquelles fut enveloppée la famille de Sigebert, et sur des raffinements d'hypocrisie que l'historien lui-même nous dévoile avec une pénétration singulière. Si nous lui demandons le secret de son impassibilité devant tant de forfaits et de son admiration pour l'heureux coupable, il nous le dira lui-même en nous renvoyant aux desseins de Dieu qui, après avoir frappé de ses jugements Arius et Alaric, faisait tout prospérer entre les mains du défenseur de l'orthodoxie.

La période ascétique et monastique du christianisme ne se montre sublime que lorsque nous quittons les grands théâtres de l'histoire politique pour suivre les travaux des missionnaires dans les contrées incultes de la Gaule, dans les montagnes de l'Helvétie, sur les rives du Rhin, au milieu des marais de la Frise, au fond des forêts les plus reculées de la Germanie, et jusque dans les solitudes glacées des régions scandinaves. En-

core ici nous retrouvons les moines irlandais. Leurs pépinières apostoliques s'échelonnaient depuis le Pô jusqu'à la Baltique. Tandis que la nuit se faisait sur des contrées qui avaient brillé dans l'histoire des arts et des lettres, ces hardis prédicateurs de la croix portaient la lumière de la civilisation sur des bords qu'elle n'avait jamais éclairés.

Un germe nouveau devait éclore du chaos dans lequel l'Europe était plongée ; mais il fallait avant cela qu'elle traversât l'époque de la féodalité et de la chevalerie. Ces noms sortent de notre programme naturel. Constatons seulement deux faits qui appartiennent encore à notre champ d'étude et marquent la transition.

Le premier, c'est une fusion opérée entre l'esprit chrétien et l'esprit militaire.

Le second, c'est le point de vue auquel on considéra l'autorité politique et le rang social.

Esquissons rapidement la révolution accomplie dans les idées sous ce double rapport.

Tandis que le paganisme avait toujours été animé d'un esprit belliqueux, dont son culte même portait les traces, le christianisme primitif avait affirmé son caractère pacifique par son esprit de charité, par les scrupules de ses légionnaires et par les enseignements de ses plus illustres docteurs. Tertulien, Clément d'Alexandrie, Origène, Lactance, s'étaient élevés contre le service militaire. La désertion loyalement religieuse avait quelque chose d'idéal. On l'avait canonisée en la personne du martyr Maximilien. Enfin, l'exemple d'Ulfilas traduisant la Bible à l'exception des livres des Rois, montre l'horreur qu'inspirait la guerre, fût-elle faite au nom de Dieu.

Un changement s'opéra dans les vues des chrétiens sous l'influence de trois causes :

1^o La foi dans le caractère salutairement providentiel des grands événements politiques avait pris un caractère particulièrement accentué depuis les victoires de Constantin et de Clovis. La balance ayant penché pour les chrétiens, les champs de bataille ne leur causèrent plus la même aversion. On vit dans la guerre le résultat qu'elle amenait en accomplissant

les jugements de Dieu contre les impies, et en servant à ses desseins miséricordieux envers l'église. La conscience ne pouvait plus protester contre un rôle qui faisait du guerrier chrétien l'exécuteur d'une volonté divine.

2^o La conversion des Barbares n'avait pas été aussi profonde qu'enthousiaste. En devenant chrétiens, ils n'avaient pas renoncé à leurs passions martiales. L'église, ainsi recrutée d'hommes belliqueux, prit insensiblement leurs idées. En même temps l'obligation du service militaire, attachée à la possession des fiefs, mit les princes prélats dans la nécessité de fournir des contingents pour ne pas renoncer aux privilèges de la puissance temporelle. Plusieurs d'entre eux parurent à la tête de leurs troupes. Charlemagne essaya vainement de réprimer cet abus : il se perpétua pendant le moyen âge.

3^o Mais ce qui acheva de réconcilier le catholicisme avec la guerre, ce fut la nécessité de résister à l'islamisme. Les musulmans avaient emprunté au christianisme le principe de la félicité exclusive : ils y ajoutèrent celui de la défense de la foi par le glaive. Forcés de se servir des mêmes armes pour ne pas tomber sous leur joug, les chrétiens leur empruntèrent à leur tour cet héroïsme fanatique qui répand le sang pour glorifier une croyance. Les indulgences, semées avec profusion en cas de guerre sainte, prévinrent les scrupules qu'aurait pu occasionner dans les âmes pieuses la connaissance des principes qui avaient régné en d'autres temps.

Ainsi s'explique, à l'époque que nous caractérisons, l'oubli dans lequel furent ensevelies les idées millénaires des anciens chrétiens, et l'indifférence universelle de l'église devant la question de la paix posée à un point de vue de philanthropie générale. On ne fit rien en grand pour cela, et ce que l'on fit de spécial ne suffit pas pour justifier les éloges excessifs prodigués au monachisme et à la papauté. Nous voulons bien accorder, malgré l'absence de preuves concluantes, que la médiation des évêques prévint quelquefois de sanglantes collisions ; nous reconnaissons les services que l'église rendit à l'humanité en instituant les trêves de Dieu et en proscrivant le duel. Ces palliatifs nous paraissent insignifiants devant la gran-

deur du mal et l'étendue du rôle qui était assigné aux chrétiens de cette époque. L'église du moyen âge n'a jamais condamné la guerre d'une manière générale. Loin d'en stigmatiser les horreurs, elle les a fomentées au profit de ses intérêts ; elle a fait tomber sur le christianisme lui-même le terrible reproche d'avoir été, après le mahométisme, la religion qui a fait couler le plus de sang humain. Le seul progrès dont la cause de la paix soit redevable aux influences chrétiennes, c'est l'amélioration du sort des vaincus. Ce bienfait ne saurait être déprécié, et un court rapprochement suffit pour nous empêcher d'en contester l'origine.

Chez les anciens, l'expropriation totale des vaincus, leur asservissement, leur extermination même, n'était pas le résultat pur et simple des fureurs passionnées de la vengeance. Tout cela rentrait dans des théories politiques franchement inhumaines et préconisées par les plus illustres penseurs. Quand les Solon, les Platon, les Aristote justifiaient moralement les crimes des brigands proprement dits, et ne voyaient en eux que des ennemis du dehors, eu égard à ce qu'ils ne ressortissaient pas de la cité, les Athéniens imbus de tels principes n'avaient rien à désavouer dans le brigandage qu'ils avaient exercé eux-mêmes comme vainqueurs à Mitylène. Les ménagements envers l'opprimé étaient regardés comme des actes occasionnels de politique consommée, de haute sagesse ou de vertu surérogatoire, non comme l'accomplissement d'un devoir humanitaire. D'autres principes ont prévalu dans le monde civilisé. La sagesse antique a eu sa part dans les causes de ce changement : les peuples grecs y contribuèrent en généralisant de plus en plus la pratique de la rançon des captifs ; les Romains, en restant fidèles à une tradition nationale renfermant en germe de grandes idées, et que la civilisation moderne a consacrée en reconnaissant comme eux l'existence d'un droit des gens ; le stoïcisme, par des principes d'humanité, conduisit Marc Aurèle lui-même à flétrir l'esprit de conquête. Le christianisme alla plus loin, grâce à trois nouveautés dont l'effet pratique fut immense : l'interdiction des combats de gladiateurs, qui sauvait la vie des vaincus ; le rachat, qui leur

rendait la liberté ; la chevalerie, qui se faisait un point d'honneur de protéger leur existence.

La chevalerie nous rappelle la hiérarchie sociale, sur laquelle nous avons un dernier mot à dire.

Depuis que nous sommes entrés dans notre champ d'étude, nous avons toujours trouvé le despotisme devant nous : despotisme représentatif au temps d'Auguste, despotisme oriental à partir de l'époque de Dioclétien. Ce régime était le seul qui répondit à la notion de gouvernement pendant des siècles. S'il a quelque chose de normal lorsqu'il s'agit d'un état jeune, où la vie est simple et où la violence doit être disciplinée, il devient étouffant et meurtrier dans une société civilisée où toutes les forces intellectuelles et morales ont besoin de liberté pour se développer.

Par son esprit d'humilité, le christianisme s'était prêté à la discipline civile du despotisme césarien, mais il avait héroïquement protesté contre l'adoration des empereurs. Quand cet hommage idolâtre ne fut plus réclamé, la soumission resta et la reconnaissance pour des Césars protecteurs de l'église fut loin d'être toujours noble. On l'a remarqué et l'on en a conclu que le christianisme était favorable au despotisme. C'est une conséquence précipitée. Il serait impossible de déduire des écrits des Pères une théorie générale sur les rapports réciproques des gouvernants et des gouvernés. Si les chrétiens se montrèrent obséquieux envers des potentats orthodoxes, ils savaient retrouver leur indépendance devant d'autres qui ne l'étaient pas. La légitimité du pouvoir établi ne fut pas toujours l'objet de leur respect. La majesté impériale de Julien n'empêchait pas Sozomène de raconter sa mort à un point de vue quelque peu régicide. La longue histoire des iconoclastes montre que les papes n'étaient pas à genoux devant le trône byzantin. On résistait sans scrupule aux souverains ennemis de l'église ; on méprisait ceux qui ne la protégeaient pas. Quoique Charles Martel eût sauvé la chrétienté d'Occident, on ne lui pardonna pas d'être resté neutre entre la papauté et les Lombards. Il fut mis en enfer par la légende. L'idée du droit divin, qui se fait jour quelquefois dans les écrits des anciens

Pères, ne commence à être érigée en principe fondamental et populaire que depuis le sacre de Pépin.

Les conséquences de ce grand fait furent immenses, variées, quelquefois contradictoires. Nous n'en signalons qu'une : l'autorité des princes orthodoxes fut marquée d'un sceau d'inviolabilité que l'apothéose n'avait jamais donné à la majesté des anciens empereurs.

Quand la féodalité eut assis sa hiérarchie, des peuples aux yeux desquels le pouvoir des seigneurs était à son tour une émanation du droit divin des rois furent aisément conduits dans le sentier de l'obéissance. Le monachisme, qui vivait de soumission, leur apprit à porter dans la société civile l'esprit dont il était animé dans l'église.

J. DUFOUR, pasteur.
